

LE VIEUX CHATEAU

J'ai vu, dans un musée, au pied d'une peinture. En face de l'école allemande, un pastel Que le temps a rayé d'une double fissure, Représentant les murs décrépis d'un castel.

Le passé trop vieilli, que le présent profane, A ses crénaux absents donne un cachet de deuil ; La mousse, le saïnfoin, l'ortie et la bardane, Seuls amis d'aujourd'hui, s'embrassent sur le seuil.

Tourelle en éteignoir par le couchant rougie, Ogives et vieux pont par les siècles rasés, Prennent, à qui mieux mieux, des airs de nostalgie, Comme aux jours d'autrefois leurs vieux barons blasés.

On s'attend, en voyant le soleil disparaître Sous les grands peupliers qui bordent le chemin, Qu'on va voir deux ou trois châtélaines paraître, Tenant, chacune d'elle, un page par la main.

Mais le rêve se perd.—Le castel en ruine Passe devant nos yeux fatigués dès longtemps. Comme le Juif-Errent qui se traîne et chemine, En haillons, à travers les âges et le temps.

EUDORE EVANTUREL.

19 septembre 1876.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XIX

(Suite.)

Dans le même moment, un bruit singulier se fit dans le feuillage, à quelque distance en arrière du banc où étaient assis les deux jeunes gens. Une oreille exercée aurait pu y reconnaître le froissement produit par une personne qui se faufile au milieu des branches... Mais Laure et Gustave étaient trop absorbés par leurs pensées pour faire attention à ce frôlement significatif.

Après quelques secondes de silence, la jeune créole répliqua :

— Monsieur Després, voilà des paroles bien sévères, et à moins de preuves très-positives...

— Je vous demande pardon, mademoiselle, de m'être quelque peu laissé emporter en votre présence, répondit poliment le Roi des Etudiants... Cela ne m'arrivera plus. Quant à prouver ce que j'affirme, à savoir que Joseph Lapière est un lâche assassin, je vais le faire sans plus tarder.

Et Després, prenant l'ex-fournisseur au moment de son arrivée à Saint-Monat, se mit à le disséquer de main de maître. Tout y passa, depuis les complaisances du Roi des Etudiants pour son nouvel ami et le sauvetage des deux enfants Gaboury, jusqu'à la sombre affaire du duel et ses sinistres conséquences.

Le narrateur, mis en verve par cette évocation douloureuse de ses malheurs passés, n'oublia pas l'ignoble conduite de Lapière à l'égard de Louise, après la condamnation de son rival, et les basses calomnies qu'il répandit partout sur le compte de la malheureuse jeune fille.

Son récit fut un véritable et foudroyant réquisitoire.

Laure écoutait, émue et palpitante, ce drame exposé, et une irrésistible impression de terreur l'envahissait, lorsqu'elle reportait son esprit sur sa propre situation vis-à-vis du machiavélique auteur de tous ces méfaits.

Quant le Roi des Etudiants en fut arrivé au point culminant de l'histoire de Lapière, c'est-à-dire à ce qui concernait la mort du colonel Privat, il s'arrêta un moment, puis reprit ainsi :

— Mademoiselle, je vous disais, au commencement de cet entretien, qu'une raison mystérieuse vous forçait à épouser l'homme dont je viens de vous faire la biographie.

— En effet, monsieur, vous prétendiez cela, murmura Laure.

— Eh bien ! cette raison, je vais vous la donner... Vous ne consentez à épouser Joseph Lapière que parce qu'il se dit dépositaire d'un secret dont la divulgation déshonorerait la mémoire de votre père.

— Qui vous a dit ?... balbutia Laure, stupéfaite.

— Est-ce que je me trompe ?

— Oh ! mon Dieu !... Mais je suis perdue... nous sommes perdus, ruinés de réputation, puisque cette malheureuse... faiblesse de mon père est connue.

— Au contraire, vous êtes sauvée, mademoiselle, car ce soupçon sur l'honneur du colonel Privat est une horrible calomnie, un mensonge ignoble qui ne pouvait éclore que dans le cerveau de l'homme qui convoitait votre dot.

— Quoi ! mon père serait... ?

— L'honneur même. Jamais le colonel Privat n'a failli à son devoir. Bien plus, c'était sans contredit l'un des meilleurs officiers de l'armée du successeur de Beuregard, le général Bragg...

— Et quiconque en douterait n'a qu'à s'adresser au général Kirby Smith, commandant alors la division dans laquelle servait votre père en qualité de colonel de cavalerie.

— En effet, ces noms me sont connus, murmura Laure... Vous êtes bien renseigné.

— Jusqu'à la bataille de Rogersville, j'ai servi dans l'armée de Buell, division Manson, qui gagna pendant tout l'été de 1862 contre les généraux confédérés Bragg et Kirby Smith, dans le Kentucky et le Tennessee, se contenta de répondre le Roi des Etudiants.

— Et vous avez connu mon père ?

— Que trop, mademoiselle, répondit Després en souriant. Le colonel Privat, avec son fameux escadron de cavalerie, nous a fait plus de mal à lui seul que toute une division d'infanterie. Il venait fourrager jusqu'à nos avant-

postes et ne s'en retournait jamais sans nous avoir sabré une cinquantaine d'hommes.

— Mon brave père !

— Vous pouvez le dire, mademoiselle. Son audace était telle, qu'on ne l'appelait plus que le Murat de l'armée du Sud.

Laure garda un instant le silence.

Son front rayonnait d'un singulier enthousiasme et son œil humide s'allumait d'étranges lueurs.

Tout à coup, elle demanda brusquement :

— Quelle est la vérité sur la mort de mon père ?

— Je vais vous la dire, mademoiselle, répondit Gustave, qui s'attendait à cette question.

Le brigadier-général Manson, consterné de voir ses grands gardes et ses avant-postes décimés par l'insaisissable cavalerie de Kirby Smith, promit une forte somme d'argent à quiconque en amènerait la destruction, ou, du moins, ferait tomber son chef—le colonel Privat—entre les mains des Unionistes.

— Cette honteuse prime fut offerte le 25 juillet 1862.

Le 1er août, vers dix heures du soir, un de nos espions se présenta à la tente de Manson, s'engageant à faire tomber, le lendemain même, le colonel Privat et ses cavaliers dans une embuscade infailible. L'endroit choisi était ce fameux défilé des montagnes du Cumberland, appelé Big Creek Gap, ou Cumberland Gap.

— C'est le seul chemin par où une troupe armée puisse pénétrer du Tennessee dans le Kentucky. Et encore, cet unique passage n'est-il qu'une gorge profonde, étroite, sinueuse, où les cavaliers ne peuvent souvent cheminer qu'un à un, en file indienne.

— Les montagnes du Cumberland séparant les deux armées, il fallait donc absolument que les cavaliers sudistes s'engageassent dans ce défilé pour faire leurs expéditions chez nous.

— L'espion s'entretint fort avant dans la nuit avec le gén. Manson, et, lorsqu'il sortit de la tente, la mort du colonel Privat était résolue.

— Vous savez ce qui se passa.

— Deux régiments d'élite furent échelonnés sur les contreforts, de chaque côté du Cumberland Gap ; et lorsque le terrible escadron, trompé par notre habile espion et croyant marcher à la facile capture d'un convoi, s'engagea dans le défilé, les contreforts s'illuminèrent soudain et une multitude de feux plongeants assaillirent les braves cavaliers.

— Ce fut un affreux massacre. A peine une dizaine d'hommes en réchappèrent-ils.

— Le colonel lui-même tomba morellement blessé, et fut transporté en lieu sûr par l'espion qui venait de le faire écharper.

— C'est horrible et infâme ! murmura la créole, les yeux étincelants.

— Ce n'est pas tout, mademoiselle, continua Després. L'espion, en homme plein de ressources, voulut faire d'une pierre deux coups. Il soigna sa victime comme aurait pu le faire une sœur de charité ; puis, quand le pauvre officier n'eut plus que le souffle, il lui persuada d'écrire à sa femme la lettre que vous savez, et il attendit tranquillement la fin.

— Ce ne fut pas long.

— Le colonel mourut le lendemain.

— Alors, le garde-malade se transforma en voleur, en voleur de cadavre. Il fouilla le mort et s'empara de tous les papiers qu'il trouva.

— La même chose fut faite pour la malle du colonel.

— Après quoi, et muni d'une foule d'originaux, notre habile chevalier d'industrie s'installa tranquillement à une table et se mit en devoir d'essayer un autre petit talent qu'il possédait—le talent d'imiter l'écriture d'autrui...

Ici, Laure, qui avait écouté tout ce récit avec une stupefaction croissante, joignit les mains et s'écria :

— Oh ! mon Dieu, tant d'infamie est-il possible ?

— Mademoiselle, j'ai vu tout cela de mes yeux, répondit simplement Després.

Puis il reprit :

— Après plusieurs essais, l'espion, le voleur, le faussaire parut satisfait, et il écrivit à la fille du colonel—une riche héritière sur laquelle il avait des vues—une lettre touchante, signée :

— "Ton père mourant," que vous devez connaître, mademoiselle.

— Hélas ! hélas ! gémit la jeune fille... C'était donc lui !

— Oui, mademoiselle, répondit Després en se levant. L'assassin du colonel Privat, le voleur de papiers, le faussaire que vous venez de voir à l'œuvre se nommait...

Il ne put achever. Edmond arrivait comme une bombe.

— Alerte ! cria-t-il ; séparez-vous. Voici ma mère.

Laure se leva vivement.

— Des preuves de tout cela ?... demanda-t-elle, en regardant Després.

— Je vous les apporterai le soir du bal, avant la signature du contrat de mariage, répondit le Roi des Etudiants, qui s'était vivement jeté en arrière et disparaissait dans le feuillage.

Laure eut le temps de lui crier :

— Je vous croirai, monsieur. En attendant ; merci, oh ! merci !

Au même moment, un homme à la figure livide et contractée, caché jusque là derrière un arbre, à peu de distance de l'endroit où s'était passée la scène précédente, remit dans sa poche un revolver qu'il tenait à la main, et disparut, en courant, sous l'épaisse feuillée du parc.

VINCENSLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer)

NOUVELLES GÉNÉRALES

Ottawa, 14 octobre.—Lady Dufferin est arrivée hier soir.

Québec, 14.—Il est tombé aujourd'hui une forte quantité de neige : le froid est très-vif. Les chars urbains ont interrompu leur service.

—M. Bolduc est élu par une majorité d'environ cent cinquante voix, dans le comté de la Beauce, en remplacement de M. Poser, promu au Sénat.

—La dernière tempête a causé plusieurs naufrages en bas de Québec. Une goëlette a été jetée à la côte près de l'île aux Corneilles ; une autre à la Grosse-Île, et une troisième à Kamouraska.

Sainte-Anne de Beauport, 19.—Le 15 octobre dernier a eu lieu le dernier office public dans le vénérable sanctuaire de Sainte-Anne de Beauport, et le 16, messe solennelle d'actions de grâces et d'adieu, dans le même sanctuaire.

Le 17, à 9 heures a.m., bénédiction du nouveau sanctuaire, par Sa Grâce l'archevêque de Québec ; transport solennel (de la vieille église à la neuve) de la relique insigne de sainte Anne et des divers *ex-voto*.

Ottawa, 19.—Il était rumeur en cette ville que s'il s'élevait des complications entre l'Angleterre et la Russie au sujet de la question d'Orient, toutes les précautions seraient prises pour mettre en état de défense les côtes du Pacifique et de l'Atlantique appartenant à la Puissance.

Trois-Rivières, 20.—Un monsieur rapporte ici qu'il a fait 150 milles en sleigh sur les meilleurs chemins d'hiver qu'il ait encore vus, à 150 milles au nord de cette ville, entre le lac au Pin et Sainte-Émélie. Les lacs sont couverts de glace d'une épaisseur de deux pouces.

—Les travaux du chemin de fer du Nord progressent avec rapidité à l'ouest de la ville.

Londres, 14.—Le Times déclare aujourd'hui que si la Russie refuse l'armistice, ou le fait repousser, elle devient l'ennemie de l'Europe.

—Le correspondant du Times à Berlin dit que l'Italie, en faisant alliance avec la Turquie, a aussi en vue l'acquisition de Tunis.

Londres, 15.—Une dépêche de Paris annonce que la Russie rejette l'armistice de 5 mois consenti par la Turquie, et demande de nouveau que l'armistice de six semaines soit imposé aux belligérants, revenant ainsi aux propositions faites d'abord à la Turquie par l'Angleterre.

Le correspondant du Times à Paris dit que sans doute les propositions de la Turquie seront reçues favorablement partout, à cause de son attitude conciliante.

—Cinquante officiers russes, dont quelques-uns ont occupé de hautes positions dans l'état-major russe, sont arrivés à Belgrade.

Londres, 17.—La Pall Mall Gazette, dans un article éditorial, dit qu'on peut considérer la guerre comme un fait accompli, et que tous les efforts de la diplomatie demeureront inutiles.

—Une dépêche de Belgrade au Times dit que 4,000 cosaques sont arrivés à Kladova la semaine dernière, et se sont dirigés vers Deligrad ; on en attendait 1,000 autres hier. Le gouvernement russe concentre ses troupes en Caucase. L'affluence des soldats prend des proportions plus sérieuses. Plusieurs arrivent en uniforme et avec leurs armes ; il n'est pas rare qu'il en arrive cinq cents en un jour.

—Une dépêche de Belgrade à l'agence Reuter dit que l'on croit généralement que les Turcs ne réussiront pas à briser la ligne serbe sur la Drina, contre laquelle ils dirigent des attaques continuelles depuis six jours. Hier, les Turcs ont attaqué la position serbe près de Jobowja, mais ils ont été repoussés avec perte.

—Une dépêche spéciale de Berlin au Times dit que la frégate cuirassée Pierre-le-Grand est partie de Constantinople en destination de la Méditerranée.

—Le Daily Telegraph, dans son premier article éditorial, dit : "L'Angleterre, qui a toujours aimé et désiré la paix, devra faire la guerre d'une extrémité de l'univers à l'autre, avant de laisser flotter le drapeau russe à Constantinople."

—Lord Derby a dit avec raison que pour les intérêts britanniques, la question d'Orient était concentrée à Constantinople. Si l'Angleterre tient à l'honneur de son nom, elle devra envoyer une flotte dans le Bosphore, immédiatement après que la Russie aura envahi le territoire de la Turquie. Ce ne sera pas pour secourir la Turquie, mais pour protéger le drapeau et les droits de l'Angleterre. Si la Grande-Bretagne n'agissait pas ainsi, l'Asie, depuis Scutari jusqu'à Shanghai, saurait et proclamerait qu'elle a abdiqué le sceptre de l'Est, et que son commerce en Orient serait à la merci de l'escadre de la mer Noire.

Londres, 19.—Le gouvernement grec vient de mettre soixante mille hommes sous les armes, et il a décrété un nouvel emprunt.

Londres, 19, 12.30 hrs.—Il règne une grande agitation à la Bourse, et il est presque impossible de donner exactement la cote des fonds. Les fonds russes ont subi une baisse de 7 par 100. On croit que la guerre a déjà commencé entre la Russie et la Turquie et que d'autres puissances vont probablement intervenir. La crise financière qui s'accroît dans le commerce de la Russie est la cause de cette panique.

—Le Times dit que des ordres ont été donnés par le bureau de la guerre au commandant-en-chef, de tenir trois corps d'armée prêts à être dirigés sur-le-champ vers la Méditerranée, et que des plans préparés par les ingénieurs royaux pour la défense de Constantinople ont été envoyés à l'amiral commandant la flotte anglaise dans la baie de Besika,

Paris, 19.—Tous les journaux de Paris déclarent que si la paix de l'Europe est troublée, la France observera rigoureusement une politique d'abstention.

—Un dépêche de Londres dit : "Mardi soir, des avis furent donnés qu'une assemblée du cabinet aurait lieu aujourd'hui, et plusieurs ministres sont arrivés hier soir. Il est rumeur que le gouvernement a l'intention de convoquer une session d'automne du Parlement, en conséquence de la gravité que prend la question d'Orient. On dit aussi que le gouvernement s'est adressé aux Lloyds pour avoir des vaisseaux prêts à transporter des troupes."

—L'Advertiser dit que lord Napier de Magdala aurait reçu ordre de se tenir prêt à prendre le commandement des troupes qui pourraient être envoyées en Egypte.

—Le Standard publie un tableau descriptif des vaisseaux cuirassés de la marine russe. Il montre qu'il y en a 28, portant de 2 à 28 canons.

Paris, 19.—Il y a eu une grande agitation à la Bourse aujourd'hui, et les rentes sont tombées extraordinairement.

Vienne, 19.—On dit qu'il y a eu une convention entre la Russie et les compagnies de chemins de fer de la Roumanie. Ces dernières se sont engagées à faire les préparatifs nécessaires pour le transport de 250,000 hommes, à raison d'au moins 25,000 par jour.

—Une dépêche spéciale de Berlin à la Pall Mall Gazette dit : "Les représentants des puissances médiatrices négocient activement pour obtenir un armistice jusqu'au 31 décembre."

On croit que l'acceptation de cet armistice est probable. Le rapport d'une alliance ou d'une entente entre la Russie et l'Italie n'est pas fondé.

LA VACCINATION

Son Honneur le Maire Hingston a lu, vendredi après-midi, dans la salle du Bureau de Santé, un mémoire sur la vaccination, contenant des réponses convaincantes aux quelques adversaires de l'inoculation.

Son Honneur a démontré :

1o. Que le vaccin confère un certain degré de protection contre la variole ;

2o. Que cette protection n'est pas toujours permanente, mais elle peut être rendue permanente par la revaccination ;

3o. Que la vaccine ne peut produire un certain degré d'irritation que dans certaines conditions de l'atmosphère et dans certaines conditions du corps, pouvant avoir le caractère de l'érysipèle ;

4o. La vaccine ne produit jamais la scrofule ;

5o. La vaccine bien administrée ne produit jamais le syphilis.

L'auditoire était nombreux ; on remarquait, parmi les personnes présentes, les échevins McCord, Rivard, Chapleau, McLaren, Childs, Holland, Mullin, Robert, les docteurs Campbell, Brosseau, Leprohon, Nelson, Fuller, Ricard, Baynes, Larocque, David ; M. Desjardins, M. P., M. Archambault, Principal de l'académie du Plateau, etc., etc.

Le travail du Dr. Hingston, qui fait l'histoire de la vaccination, contient des statistiques du plus haut intérêt et qui démontrent mieux que toutes les discussions, que jusqu'à présent, le vaccin est le seul et le meilleur préservatif contre la petite vérole.

Cette lecture a été écoutée avec le plus vif intérêt, et lorsque Son Honneur le Maire entrepris son siège, le Dr. Campbell, doyen de la faculté de médecine de Montréal, proposa, secondé par le Dr. David, qu'un vote de remerciement soit présenté au maire et que sa lecture soit publiée dans les journaux et les revues médicales. Cette résolution fut adoptée à l'unanimité.

L'assemblée se dispersa après quelques remarques du Dr. Ricard.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

COMPOTE DE POMMES.—Choisissez des pommes de remette dure, de grosseur moyenne ; pelez-les, enlevez le centre au moyen du vide-pomme, tout en les laissant entières, et jetez-les dans l'eau froide acidulée d'un jus de citron.

Lorsqu'elles sont toutes préparées, rangez-les dans une casserole, les unes à côté des autres ; ajoutez un verre d'eau et du sucre en quantité suffisante. Exprimez sur les pommes, pour les blanchir, le jus d'un citron, et mettez en même temps dans la casserole un morceau de l'écorce du citron ou un peu de canelle. Couvrez la casserole d'une feuille de papier blanc, et posez le couvercle ; faites cuire sur un feu vif. Visitez les pommes lorsque vous pensez qu'elles sont à peu près cuites, c'est-à-dire une demi-heure après qu'elles ont été mises au feu, tout au plus ; une cuisson trop prolongée les réduirait en marmelade. Placez-les dans un compotier, en les prenant délicatement avec une cuiller ; si le jus est trop liquide, faite-le évaporer par une cuisson de quelques minutes, passez-le en le versant sur les pommes autour desquelles il formera une gelée transparente et très-blanche. Mettez dans le cœur de chaque pomme une cerise confite ou un peu de gelée ; cela fait ressortir leur blancheur.

Un royaume sans ses lois antiques et une église sans ses autels consacrés peuvent encore conserver l'un sa superficie et l'autre ses murailles ; mais le premier ne mérite alors pas plus le nom de "patrie" que la seconde ne mérite le nom "d'église."